

"Vitam impendere vero : Consacrer sa vie à la vérité."

VOL. III

CHICOUTIMI, 3 MAI 1900

NO 15

"LA DEFENSE"

SIMON LAPOINTE, Directeur.

ABONNEMENT

Un an \$1.00
Six mois 0.50
Strictement payable d'avance.

ANNONCES, 10 centins la ligne pour la première insertion. Insertions subséquentes, 5 centins la ligne.
Conditions spéciales pour annonces à longs termes.

Avts de naissances, mariages, et décès gratuitement pour les abonnés.

Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées dans les derniers goûts, à très bas prix.

Toutes communications relatives à l'administration doivent être adressées à

La Compagnie d'Imprimerie de la DEFENSE,
CHICOUTIMI, P. Q.

JEUDI, 3 MAI 1900

Aux cultivateurs

La DEFENSE s'occupera cet été d'une manière toute spéciale des cotations du beurre et du fromage. Nous recevons tous les jeudis matin une dépêche nous donnant les prix du marché à Montréal. Tout ceux qui s'intéressent à l'industrie laitière devront s'abonner à la DEFENSE pour se bien renseigner.

A travers la politique et les journaux

La session fédérale est toujours ouverte, mais les travaux n'avancent guère. Depuis des semaines qu'on éternise la discussion sur le budget, qu'on triture les mêmes banalités, les mêmes lieux communs. On ne comprend pas, en vérité, comment certains ministres et députés trouvent encore moyen de parler pendant des journées entières sur un sujet si complètement épuisé dès le premier jour. Quand on a entendu le discours de M. Fielding, qui a duré une couple de séances, celui de M. Foster et Cartwright qui ont duré chacun autant, et celui de sir Charles Tupper, aussi long que les trois premiers réunis, que restait-il donc de si intéressant à dire sur ce pauvre sujet ? Pourtant, chaque jour encore on dévide sans fin, on alligne des chiffres, on entasse les combinaisons et les arguments.

M. Chamberlain, qui est bien l'homme le plus attaqué qu'il y ait au monde à l'heure actuelle, a parlé pendant 40 minutes pour répondre à ses détracteurs et se justifier devant le parlement de son pays et devant l'univers entier.

A nos petits politiciens il faut des jours entiers pour dire ce que leurs vastes esprits ont pu concevoir.

Le correspondant de la Presse écrit d'Ottawa à ce propos :

"Tout le monde éprouve une telle lassitude, such a tired feeling de cette interminable discussion du budget qu'on n'aperçoit personne dans le parlement ni dans les environs."

On dirait que tout le monde fuit, de peur d'être happé au bouton et soumis à une dissertation sur les inconvénients et le mérite du tarif préférentiel.

Les orateurs ont dû maintenant adopter une formule propitiatoire pour retenir un peu l'oreille de chambre :

"Monsieur l'Orateur, dit chaque discours, en l'état actuel de la discussion je ne crois pas avoir rien à dire qui puisse y ajouter un lustre nouveau, mais....."

Puis, pendant plusieurs heures, on retrapatouille des chiffres déjà tripatouillés et on bourre le "Hazard" d'indigestes tartines. "On nous annonce pour cette semaine la fin de ce qui tourne à la mauvaise plaisanterie."

"Il n'est que temps que cela finisse."

Est-elle assez naïve, notre politique ?

On s'inquiète actuellement de savoir si nous aurons des élections

fédérale cette année. Cela semble décidé. On parle du mois de septembre. M. Tarte sera revenu puis la session aura pris fin et aucune motion Bourassa ne sera à redouter. Pourtant, il y a bien les élections présidentielles aux Etats-Unis, qui menacent de tout déranger. Ne serait-ce pas trop d'élections à la fois ? Tout le continent en pleine fièvre électorale !

Un incendie effroyable vient de rayer de l'existence toute la ville de Hull et de détruire une grande partie de la ville d'Ottawa. Huit mille maisons ont été détruites ; plus de vingt-cinq mille personnes, sont sans pain, sans abri et sans vêtements, exposées à la mort. Et cela aux portes du Parlement de notre Dominion.

Cependant, soyons certains que notre Parlement ne se mettra pas à la gêne pour si peu. Il a des millions pour la guerre d'Afrique, il en aura aussi pour les affamés de l'Inde anglaise, mais pour nos affamés, à nous, pour nos compatriotes, pour nos parents et amis dans l'infortune, il n'a qu'une mesquine obole. La Patrie annonce que le gouvernement fédéral vient de souscrire \$10,000 pour secourir tant de misère.

Seulement \$10,000 ! C'est une honte !

On s'est occupé, cette semaine au comité des comptes publics des Communes, d'un voyage que M. Tarte, ministre des Travaux Publics, a fait dans les provinces maritimes en 1898, à bord du navire de l'Etat "Eureka," et en compagnie d'une foule de ses amis.

L'Auditeur Général a rendu compte de cette partie de plaisir dans son rapport, et d'après ce compte-rendu, il appert que cette promenade de M. Tarte a coûté au pays une somme \$2,236.82. M. Tarte a surtout dépensé largement pour faire laver son linge.

Ce chapitre du compte indiquait que M. Tarte avait besoin d'un lavage à la grande eau — pour faire laver son Ministère des Travaux Publics, d'un bout à l'autre, il lui a fallu payer \$35.80 aux blanchisseuses du bas du fleuve.

Voici les détails de l'item du blanchissage :

- 5 chemises fines.
- 2 chemises de flanelle.
- 20 paires de poignets ou manchettes.
- 2 douzaine de collets.
- 2 douzaines de mouchoirs blancs.
- 4 caleçons.

En produisant les comptes payés par le département pour le linge de M. Tarte, le député de Leeds, M. Taylor, a fait remarquer au comité que la déclaration de Sir Wilfrid Laurier à la chambre était loin de le satisfaire.

M. Taylor a demandé, d'assigner Sir Wilfrid Laurier à comparaître devant le comité, à sa prochaine séance, pour donner une explication de la déclaration qu'il a faite à la chambre, au sujet de l'item du lavage.

Ce petit détail administratif dénote un état de choses des plus tristes pour ceux qui paient les taxes.

Réellement, nos ministres ne doutent plus de rien. Il en sont rendus à croire que le peuple doit les nourrir, les entretenir et les fournir de cuir et de babiche, eux, leurs enfants, leurs parents, et leurs amis ; le pays n'existe que pour leur seul profit et avantage. Le public paie leurs promenades ; veulent-ils faire décrocher leurs chaussettes, c'est le pays qui paie le petit décrocheur ; sentent-ils le besoin de faire laver leur linge sale, c'est encore le pays qui paie la blanchisseuse.

En un mot, c'est le peuple qui paie pour tous leurs besoins grands et petits.

Nous lisons dans le Star du 19 avril, en réponse au Globe de Toronto, qui accusait sir Charles Tupper de prendre la même position que M. Bourassa sur la question de l'impérialisme :

"M. Bourassa est opposé à la politique en vertu de laquelle le Canada envoie des troupes pour aider la Grande Bretagne dans ses guerres. Sir Charles Tupper est favorable à cette politique. Il s'oppose à tout arrangement par lequel le parlement impérial pourrait prélever des impôts sur les Canadiens, ou dire quelle part le Canada doit prendre à la défense de l'Empire, mais il croit que le gouvernement canadien devrait voter tout l'argent nécessaire pour payer toutes les dépenses de ces volontaires. Il n'est pas d'avis que le Canada devrait envoyer des représentants au parlement de Londres, ni que l'Angleterre devrait envoyer des représentants au parlement d'Ottawa, mais il est d'avis que le peuple anglais et le peuple canadien devraient coopérer dans les affaires militaires et commerciales."

Après avoir cité ces paroles, la Vérité ajoute fort à propos :

"En d'autres termes, sir Charles Tupper et le parti conservateur sont opposés à l'impérialisme parlementaire ; mais ils sont favorables à l'impérialisme militaire. Ils ne veulent pas que le Canada soit représenté au parlement anglais ; mais ils demandent que nous prenions part aux guerres de l'Angleterre dans lesquelles nous n'avons rien à voir, qui se déclarent sans que nous soyons consultés en aucune façon ! Eh bien ! c'est là une politique abominable, pire encore que l'impérialisme parlementaire. Les organes du parti conservateur dans la province de Québec vont-ils accepter le genre d'impérialisme que sir Charles veut nous imposer ? Vont-ils avoir le courage de parler ouvertement une bonne fois ? Ils savent à merveille que les Canadiens-Français ne veulent ni de l'impérialisme parlementaire ni de l'impérialisme militaire ; encore moins du dernier que du premier. Pourquoi ne le disent-ils pas ?"

Qu'on se garde bien de croire que cette question de l'impérialisme est morte. Au contraire, elle est aussi vivante que jamais, et les manoeuvres de ses apôtres sont plus perfides, si elles sont moins tapageuses.

Ainsi, il est rumeur que plusieurs avocats seront appelés à la Chambre des Lords pour faire partie du comité judiciaire du Conseil Privé.

Ce serait un nouveau lien qui nous attacherait plus étroitement à l'Angleterre.

Ce qu'on ignore généralement, c'est que si nous sommes bien armés, pour aller combattre à l'étranger, nous n'avons pas de cartouches pour défendre nos propres foyers.

Nous sommes menacés d'une guerre, paraît-il, ou plutôt d'un je ne sais quoi, de vague, d'incertain, par conséquent d'un danger quelconque !

Trois stupides malfaiteurs, des fous ou des dévoyés, poussés par la haine personnelle ou la rancune ont essayé, ces jours derniers, de faire sauter à la dynamite l'une des écluses du canal Welland. Leur coup insensé, qui n'aurait pu nous nuire, même s'il eût réussi, qu'en cas où nous aurions été en guerre avec les Etats-Unis, a misérablement avorté.

Les coupables sont en prison.

Mais comptez donc, qu'elle rentissement ! Quelles complications possibles ! Les uns ont vu là, un commencement d'œuvre féniennne. D'autres ont flairé un truc boer, ou d'agents boers, voulant nous brouiller avec l'On-

cle-Sam. Comme si les braves fermiers de l'Afrique-Sud son geaient à tirer vengeance d'un autre pays, comme le nôtre, d'un pays bien excusable pour les bêtises qu'on lui impose, puisqu'il n'a pas même la liberté de se gouverner, et doit payer à l'Angleterre, sa sujétion, par une forte provision de chair à canon !

Mais, pour nos grands hommes, la chose a paru si grave qu'ils ont vu péril en leur demeure, et qu'un détachement de notre milice a été mis sur pied, pour aller faire la patrouille sur les bords du canal.

Et jugez bien de notre état défensif ? Pas un seul des hommes appelés n'avait de cartouches.

Interpellé en parlement, M. Borden, ministre de la milice a rejeté la faute de cette incroyable incurie de l'autorité, sur le commandant du district.

Conclusion : Avant d'aller en Afrique, armés comme Malbrouk, pourquoi n'achèterions nous pas des cartouches pour notre propre sécurité ?

Dire qu'il y a encore des gens qui affectent d'admirer le talent de M. Fréchette, auteur des Originaux et Détraqués, de Joe Violon et de Veronica.

C'est le comble de la bêtise, évidemment.

La Presse a publié tout récemment une longue colonne de niaiseries et de plates flagorneries à l'adresse du lauréat, à l'occasion d'une récente visite qu'il a faite aux gens de Toronto.

Citons à ce propos quelques boutades du journal Les Débats, de Montréal :

"Un grand journal de la rue Saint-Jacques, dans lequel M. Fréchette donna jadis un cours de pédagogie à ses compatriotes, nous apprend que l'auteur de Veronica, sur l'invitation du conseil de l'université de Toronto, est allé porter, par le discours et par les lettres, la parole et l'idée françaises dans la province voisine."

"Et le grand journal, après avoir brûlé une cassolette d'encens sous le nez du lauréat, ajoute :

"Que les conférences de M. Fréchette, dans la faculté de chimie et dans les autres facultés de l'université de Toronto, avaient ajouté de nouveaux échelons à l'éminence de réputation dont il jouit déjà, dans le monde littéraire du Canada, cela va de soi. Personne ne peut en douter devant l'accueil aussi ému que chaleureux, qui lui a été fait."

"Je cite textuellement, sans même omettre les virgules. M. Fréchette goûtera sans doute des compliments si bien tournés, car son thuriféraire semble posséder toutes les qualités requises pour admirer sans réserve Originaux et Détraqués, Joe Violon et Veronica."

"Mais citons toujours :

"Chez le principal et Mme London, il y eut dîner, et conversation", en son honneur, et la Société Canadienne des Auteurs lui donna, plus tard, une réception, à laquelle assistaient, environ, deux cents de ses membres et amis."

"On n'avait pas supposé tant de membres à M. Fréchette ; alors il n'est pas surprenant que messieurs les Anglais, très amateurs d'animaux rares, l'aient porté sur la main, fêté, choyé. Aux Etats-Unis, il courrait risque de se voir vite engagé par les Barnum qui y fourmillent."

"On raconte que M. Ross, président du conseil des ministres d'Ontario, aurait dit à M. Fréchette devant (et non pas dans, monsieur le thuriféraire) la Société Canadienne des Auteurs :

"J'espère qu'un autre écrivain surgira, qui fera tout autant pour le type national d'Ontario que le Dr Fréchette a fait pour le type national de la province de Québec."

"Pas d'objection."

"Les gens d'Ontario connaissent maintenant si bien nos fous et nos bâteux, que nous serions enchantés de lier connaissance avec les leurs."

JOSEPH SAINT-HILAIRE

Et encore :

"Les DÉBATS, de Montréal, numéro du 15 avril, nous apportent une mordante critique d'un fragment de la fameuse Veronica que M. Fréchette a eu l'imprudence de livrer à la publicité dans les Soirées du Château de Ramezay. Voilà deux ou trois ans que M. Fréchette lime les vers de cette pièce légendaire écrite pour Sarah Bernhardt. C'est lui-même qui nous a dit qu'il limait ses vers — et malgré ce long travail, il forme laisse encore beaucoup à désirer, sans parler du fond qui paraît être détestable. L'écrivain des DÉBATS, M. Joseph Saint-Hilaire, cite deux cents de ces vers limés et montrent qu'ils ne valent rien. Il y a des vers de treize pieds, des chevilles en nombre quasi incalculable, des platitudes incroyables, et le critique prouve qu'il n'exagère pas en disant : "M. Fréchette a appris dans les dictionnaires le sens particulier des mots ; il est incapable de lier dix mots ensemble sans pêcher contre l'harmonie, la logique ou même le gros bon sens." Le chantre de Joe Violon et de Coq Pormerleau est proprement mis à sa place. Nous engageons nos amis à se procurer ce numéro des DÉBATS." (La Vérité, de Québec, 21 avril.) X X X.

La mort de l'empereur Maximilien (1)

Mercredi 19 juin 1867. Trois heures du matin.

Une douce et indéfinissable lumière tombe, en nappes d'argent, sur Querétaro et ses rochers, des hauteurs du ciel en liesse, prêt à ouvrir ses portes à trois martyrs.

L'empereur est déjà debout, en extase devant ces volées superbes azurées, si sublimes et si pleines de Dieu qui, dans quelques tours d'horloge, vont livrer passage à son âme.

Miramon et Méjia sont à ses côtés, muets, ravis en esprit, abîmés dans la même contemplation de l'infini.

Le père Soria leur dit la messe, qu'ils entendent à genoux, avec ce recueillement particulier aux êtres qui finissent.

Tous les trois, dans une suprême agape, reçoivent, sur leur lèvres mourantes, le viatique du grand voyage. Après quoi, chacun rentre dans sa cellule prendre un léger repas et dire, dans l'intimité de sa conscience, un dernier adieu à la vie.

Le soleil s'allume à l'horizon, éclatant et magnifique.

"Belle journée ! s'écrie l'âme sensible et poétique de Maximilien. C'est un pareil jour que j'avais désiré pour mourir !"

La montre de Méjia marque six heures.

Là-bas, du côté du camp, retentit une sonnerie de clairon.

"Miguel, est-ce pour l'exécution ?" demande l'empereur à Miramon.

"Sire, je ne saurais vous le dire ; c'est la première fois qu'on me fusille."

A six heures et demie, heure militaire, le colonel Palacios vient chercher les condamnés, pour les mener à la mort. Il est poli, ce Palacios, presque affectueux !

Chacun monte dans une voiture de louage, avec, pour l'assister, un prêtre à ses côtés. Celle de Maximilien, qui porte le numéro 10, ouvre la marche. Ne conduit-elle pas à l'échafaud la première des victimes et aussi la plus redoutée ?

L'exécution doit se faire au

(1) NOTE DE LA RÉD.—L'Archiduc Maximilien vint au Mexique en 1864 prendre officiellement possession de cet empire que lui avait offert Napoléon III. Lorsqu'après la bataille de Sadova, la France eût retiré ses troupes du Mexique, il ne voulut pas revenir avec l'expédition française qui l'appuyait et finit par tomber entre les mains des rebelles qui le condamnèrent à être fusillé.

Cerro-de las Campanas, c'est-à-dire sur la colline des cloches, à deux bons kilomètres de la ville. Sur tout le parcours, une foule énorme se presse, avec des larmes dans les yeux et des soupirs dans le cœur, autour du funèbre cortège.

La femme de Méjia s'attache en désespérée aux roues de la voiture qui emporte son mari à la mort. Elle demande grâce, comme si ce sentiment pouvait trouver place dans l'âme de ces gens là ; puis, elle pousse des cris déchirants qui remuent jusqu'aux entrailles. Ce spectacle, cette voiture, cette épouse, ces cris perçants, ces appels à la pitié, tout cela donne le frisson dans le corps.

Il est environ sept heures, quand les trois condamnés arrivent au Cerro. Quatre mille hommes sont là, l'arme au pied, pour surveiller et protéger l'exécution. Quelconque s'opposera à la loi, je veux dire à Benito Juarez, sera incontinent passé par les armes.

Maximilien descend le premier. Il salue, dans la foule des figures connues et amies, défaits par l'horreur de tout cela.

"Allons, Messieurs !" dit-il à Miramon et à Méjia, tout en se dirigeant vers le massif de cactus qui sera son échafaud.

L'officier commandant le peloton d'exécution s'approche respectueusement de l'empereur, le salue à la façon militaire et lui demande pardon pour l'ordre qu'il va donner.

"Jeune officier, répond Maximilien, je n'ai rien à vous pardonner ; un soldat doit obéir à sa conscience. Je vous suis très reconnaissant des généreux sentiments de votre cœur, et j'ai le plaisir de vous dire que je vous estime."

Cette réflexion faite, l'empereur donne une once d'or, un Maximilien, à chaque soldat chargé de le coucher en joue, en lui recommandant bien de ne pas lui tirer au visage.

Puis, il embrasse Miramon et Méjia.

"Dans quelques instants, leur dit-il, nous nous reverrons au ciel."

Autre attention d'une délicatesse non moins touchante.

Il veut que Miramon soit au milieu, entre Méjia et lui, comme le plus preux d'entre les preux.

"Les braves doivent être respectés même des monarques au moment de mourir. Général, passez à la place d'honneur !"

S'avançant alors de quelques pas et promenant son pénétrant regard sur la troupe et sur la foule de peuple qui est là, il s'écrie d'une voix forte et sonore comme aux heures de sa prospérité :

"Mexicains, je vais mourir pour une cause juste, celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Que mon sang soit le dernier versé pour la rédemption de ce malheureux pays. Vive le Mexique !"

A son tour, Miramon, avec cette grande voix de commandement qui faisait si superbe effet sur les champs de batailles, lit quelques mots préparés à l'avance.

"Mexicains, devant le conseil de guerre, mes défenseurs ont essayé de sauver ma vie. Ici, sur le point de la perdre, et lorsque je vais comparaitre devant Dieu, je proteste contre l'accusation de trahison qu'on m'a lancée au visage, pour excuser mon exécution. Je meurs innocent de ce crime. Je pardonne à mes meurtriers, dans l'espérance que Dieu me pardonnera, et que mes compatriotes éloigneront de mes enfants une si vilaine tache en me rendant justice. Vive le Mexique ! Vive l'Empereur !"

Méjia, un crucifix à la main, lève les yeux au ciel.

"Très-Sainte Marie, dit-il, je

t'en supplie, que ton divin Fils me pardonne mes péchés, comme je pardonne à ceux qui vont me fusiller !"

Aucun des condamnés n'a les yeux bandés.

Maximilien ôte son chapeau, s'essuie le front de son mouchoir ; puis, il passe ces deux reliques à son domestique Tudos, pour qu'elles parviennent à sa mère l'archiduchesse Sophie.

Le peloton prépare ses fusils avec un bruit saccadé. Un religieux et morne silence règne parmi les soldats et le peuple, le silence de la douleur contenue et des remords prochains. L'air même semble paralysé dans cette effroi de la nature.

Le peloton ajuste. Maximilien divise en deux sa longue barbe blonde et se la passe sur les épaules. Miramon porte la main à son cœur et dit : "Ici !" Méjia ne parle point ; mais il enlève son crucifix de sa poitrine et attend la décharge.

"Feu !" crie l'officier.

Les trois infortunés tombent en même temps. Quand s'est dissipé dans l'air le nuage de fumée, on aperçoit Maximilien se tordant dans son sang et gémissant : *Hombre ! Hombre !* (2).

Il faut une balle de plus, le coup de grâce, pour l'achever.

Ainsi finit, à Querétaro, le rêve doré de Miramon ; ainsi se dénoue le drame si stupidement élaboré dans le cerveau de Napoléon III et si criminellement conduit par la main de Bazaine.

HENRI DE MELVAL.

(2) Exclamation espagnole exprimant l'étonnement, la crainte, la douleur.

LA GUERRE

Les dernières dépêches du théâtre de la guerre ne jettent pas un grand jour sur la situation en Afrique. Les choses vont toujours lentement, très lentement même.

Londres, 30.—Une dépêche de Thaba N'Chu, datée de jeudi dernier, décrit ainsi qu'il suit la bataille qui s'est récemment livrée à Israël Poort :

"Trois cents Boers étaient fortement retranchés sur deux Koppes. Les Canadiens, qui étaient au premier rang, s'avancèrent bravement, à la suite du colonel Otter, jusqu'aux retranchements. Au moment où ils touchaient les fils de fer barbelés, les Boers ouvrirent un feu violent et meurtrier.

Les Canadiens étaient cependant parvenus à s'abriter et ils tinrent bon, soutenus par les Grahamstown Horse.

"D'assaut en assaut, nos vaillants soldats parvinrent au sommet des Koppes d'où ils chassèrent l'ennemi. C'est en arrivant au but que le colonel Otter fut frappé de deux balles, dont l'une le blessa au cou et l'autre lui enleva une épaulette."

Une dépêche adressée de Thaba N'Chu au Daily Mail, de Londres, décrit le même engagement mais avec quelques variantes. C'est ainsi que pendant l'assaut des Canadiens, l'artillerie anglaise bombardait les Koppes avec vigueur. L'ennemi avait choisi sa place avec une rare intelligence. Et la victoire eut été sans doute plus chèrement achetée—les Anglais n'eurent que vingt tués et blessés—si les renforts qu'attendaient les Boers de Brantford n'eussent pas tant tardé. La bataille ne s'engagea sérieusement que dans l'après midi, vers trois heures, c'est-à-dire lorsque la cavalerie eut opéré son mouvement tournant et qu'infanterie et artillerie furent en position.

(Suite à la 4ème page.)

LA MÈRE CRÉTIENNE

Première éducation de l'enfant

Elever l'enfant : c'est former en lui l'homme, l'homme tout entier, l'âme et le corps.

Mais le corps n'étant destiné qu'à servir l'âme, même en l'élevant, lui, c'est sur l'âme qu'il faut avoir les yeux fixés.

Donc, je laisse là le corps : il reste l'âme.

L'âme est intelligence et volonté.

Former l'intelligence, c'est ouvrir à la connaissance des vérités divines et humaines, et, du même coup, l'écartier des chemins tortueux de l'erreur.

Cela, Mesdames, c'est moins l'affaire de la mère que des maîtres et des pédagogues.

Si chacun de nous ne porte pas en sa tête, de quoi recommander l'univers au cas où il se détraquerait, ce n'est point la faute à ces programmes.

Mais élever une âme, c'est aussi former la volonté, et ici, je vois réapparaître la mère, ici, elle prend son rôle, son incomparable rôle d'éducatrice.

Car en vérité, Mesdames, toute l'éducation est là, dans le dressage de la volonté, dans son élévation au bien.

Le terme de la volonté humaine, c'est le bien, il faut l'y conduire. Et j'entends le bien dans son extension la plus large, comprenant toutes les vertus, tous les dévouements, toutes les grandeurs morales, tous les héroïsmes.

Un vieux philosophe a donné pour loi morale à la vie humaine : "Fais le bien évite le mal."

Or, Mesdames, la volonté humaine ne va pas naturellement au bien : elle va au mal.

Il faut donc la détourner de son naturel instinct, l'obliger à remonter sa pente. Il y a donc un effort à faire, un travail à dépenser, un combat à soutenir.

Je vous montrais tantôt la mère et l'enfant, et, entre ces deux âmes, le mystérieux échange des pensées.

Voyez, je vous en prie, dans sa manifestation simple et naïve, comment va passer de l'une à l'autre, le premier enseignement moral, la première leçon du devoir...

L'enfant, par une poussée de l'égoïsme, — de cet effrayant égoïsme déjà vivace dans les petites âmes, — s'empare du bien d'autrui...

L'enfant comprend, non pas à la manière des philosophes, je le veux bien, mais à la bonne manière des petits, il comprend non seulement qu'il a mal fait, mais cette leçon beaucoup plus haute : qu'il y a d'autres que lui au monde, et que ces autres ont des droits devant lesquels il doit incliner son égoïsme.

Propriété. Et l'enfant comprend, non pas à la manière des philosophes, je le veux bien, mais à la bonne manière des petits, il comprend non seulement qu'il a mal fait, mais cette leçon beaucoup plus haute : qu'il y a d'autres que lui au monde, et que ces autres ont des droits devant lesquels il doit incliner son égoïsme.

Permettez-moi de vous raconter un trait qui, je vous l'avoue, m'a arraché des larmes :

Un enfant de 6 ans avait accompagné sa mère dans une visite à des pauvres ; il avait vu là un petit déguenillé de son âge. Deux choses l'avaient frappé surtout...

Quelque temps après il revint à sa mère. "Mère, si tu envoyais ces joloux au petit pauvre", et il mit devant elle, tous ses joloux à lui, sauf un, un seul, un petit chat qui miaulait quand on lui serrait le cou.

"A la bonne heure, lui dit la mère, viens que je t'embrasse car tu es bon." Et elle envoya les joloux au pauvre. Le lendemain, "Mère, dit le petit avec un sourire de fierté et de joie, je pense que le pauvre s'amuse maintenant, il a des joloux."

Alors, vient à la mère, une inspiration sublime. "Oui, mon fils, mais... il n'a pas de petit chat qui miaule."

L'enfant la regarda les yeux grands ouverts, puis il s'en alla, et fut longtemps à penser, il prit son petit chat, le contempla, le caressa ; il y avait une lutte dans ce petit cœur, un dur combat dans cette âme enfantine ; enfin, il vint et lentement, presque avec un sanglot : "Mère, envoie le petit chat, j'ai pensé que Jésus sera très content."

Dans l'élan d'une sainte, la mère serra sur son cœur, l'ange que Dieu lui avait donné ; elle ne sut pas répondre, elle pleurait. Ce n'est plus la charité qu'elle venait d'apprendre à son fils, c'est l'héroïsme !

Ah ! mesdames, s'il y avait en ce monde, à l'heure où nous vivons, un peu plus d'âmes disposées à donner, non pas leur petit chat qui miaule, mais une part seulement de leurs joloux à ceux qui souffrent et qui n'ont rien, croyez-vous que la société se débattrait, comme elle se débat dans les convulsions de l'égoïsme ?

Former ainsi vos enfants aux générosités et aux grandeurs de l'âme, voilà votre rôle, mesdames !

A chaque heure, à chaque instant de ses journées, la mère touche à l'âme de son fils et la façonne ; elle la relève, elle la redresse elle la plie au devoir, à la vertu et à l'honneur : elle la fait pure, honnête et vaillante, elle y sème à pleine main, les énergies qui font l'homme !

Et c'est ce travail là que vous confiez à une bonne ! à une étrangère ! à une salariée ! Ne sentez-vous pas qu'elles ne sont pas dignes de toucher à l'âme de vos enfants ? Que pour cette office Dieu ne les a pas sacrées ? Elles ne sont pas la mère de cet enfant, et c'est la mère, à la mère seule que Dieu a confié cette âme !

O mère ! O mère, vos mains, vos lèvres, votre cœur seuls sont

à la hauteur de ce grand œuvre, de cette œuvre redoutable.

Oui, redoutable.

Je m'effraie en voyant la responsabilité des mères ; cette formation de l'homme moral dans l'enfant, demande tant d'intelligence, tant de cœur et tant de force !

Le cœur ne manque jamais : l'intelligence parfois, et la force, de notre temps hélas ! presque toujours !

R. P. VAN TRICHT. (Conférence sur "Les mères")

La fleuriste de Marie

Par une belle après-midi de fin d'avril, cinq jeunes villageoises s'avançaient à grands pas dans le chemin du roi, en causant avec une vive animation.

C'étaient les dignitaires de la Congrégation du Saint nom de Marie, œuvre paroissiale encore à son début, et elles revenaient de l'église après avoir orné, de leur mieux, la statue de leur patronne. Cependant, ces pieuses enfants n'étaient pas satisfaites, il manquait encore quelque chose à la parure du cher autel.

—Dis donc, Marie, si nous avions quelques fleurs de plus ? —Chère Thérèse, c'est justement ce à quoi je pensais en ce moment ; mais cela coûte si cher et, comme vous savez, nos ressources sont encore faibles. La femme de notre bon docteur m'a bien mise à même de sa petite serre, mais elle n'a que quelques bouquets qui ne fleuriront pas de sitôt.

—Des fleurs, des fleurs répéta Marguerite, s'il y a un autel où cette décoration doit dominer, c'est bien celui de Marie, cette fleur de toutes les vertus ? —Je suis fleuriste de mon état, dit timidement Bernadette, et si vous voulez accepter la contribution de mes petits talents, je vais tâcher, d'ici à demain, de tresser une guirlande pour la sainte Vierge.

—Bon, bon, s'écrièrent toutes ces jeunes filles, des fleurs artificielles si nous n'en avons pas de naturelles. Pouvons-nous t'aider Bernadette ?

—Certes, en dénouant le fil et en redressant les broches. —A ce soir donc, nous nous réunirons chez toi. Et sur ce, la joyeuse bande se dispersa. Bernadette, pâle fillette à la figure douce, intelligente et un peu triste avait travaillé, pendant quelques années, comme fleuriste dans un atelier de grande ville, où les longues journées de labeur et le manque d'air pur avaient altéré sa santé. Une vieille tante l'avait invitée à venir passer quelques temps à la campagne pour récupérer ses forces, en respirant l'air des champs. L'angélique piété de Bernadette la fit choisir entre toutes les enfants de Marie, comme vice-présidente de la Congrégation.

Soutenue par la pensée d'être agréable à sa mère du ciel, la petite malade, avec le concours de ses pieuses compagnes, tressa une ravissante guirlande. Toute blanche, composée de lis, emblème de la vertu tant aimée de Marie, elle forma le plus beau des diadèmes à la Reine de mai...

C'est le mois de Marie, C'est le mois le plus beau ; A la Vierge chérie, Disons un chant nouveau.

Les braves paysans vont en foule prier devant l'autel de la protectrice de leur village. Le père, entouré des aînés, bat la marche comme pour encourager les plus faibles à suivre, les cadets tiennent le milieu, la mère et les marmots forment l'arrière-garde. Le chapelet, l'allocation touchante du vieux pasteur, les voix pures des jeunes chanteuses et la statue de la Madone ornée de sa fraîche parure, tout contribue à exciter l'admiration de ces bons gens et à les émouvoir profondément.

Bernadette ne fut pas celle qui pria avec le moins de ferveur, et elle se fit remarquer par son assiduité à assister à tous les autres exercices du beau mois de Marie.

Celle que nous plaissions à appeler le "Salut des infirmes," touchée du zèle et de la piété de son

enfant, l'en récompensa en obtenant que la santé lui fût rendue.

La divine Trésorière ne borna pas là sa munificence : Elle inspira, à cette candide jeune fille un profond dégoût des choses d'ici bas. Bernadette, comme l'enfant à qui Marie apparut aux Roches de Massabielle, endossa, peu de temps après la livrée des servantes du Seigneur.

Un an plus tard, le 1er jour de mai, notre amie déposait, cette fois, aux pieds de la Vierge Marie, une couronne de chrysanthèmes blancs, symbole de perpétuel chasteté.

HORTENSE.

CARTES D'AFFAIRES

J.-A.-S. LAPOINTE, L. L. L. AVOCAT, Chicoutimi Bureau : Rue Racine, au pied de la Côte Bossé.

L. G. BELLEY, L. L. B. AVOCAT Bureau : Rue Racine, Chicoutimi. Suit tous les jours le train d'Élébertville.

L. ALAIN, L. L. B. AVOCAT Bureau : à côté du bureau de Poste, rue Racine, Chicoutimi.

Dr ARTHUR LANGLOIS CHIRURGIEN-DENTISTE 47, rue St-Jean — Québec SPÉCIALITÉ : Maladies de la bouche et des dents.

Dr D. WARREN Bureau à la Pharmacie Warren Près du bureau de poste - Rue Racine

C. SIMARD HORLOGER Rue Racine, Chicoutimi

HOTEL CHICOUTIMI

JOS. NÉRON, propriétaire Pour l'aménagement et le confort, comme pour la cuisine et le service, ce magnifique HOTEL ne le cède en rien aux hôtels de première classe.

EN FACE DU CHATEAU-SAGUENAY à proximité des chars et du bateau, de la Cathédrale et du Séminaire, en plein centre des affaires, il offre toutes les commodités et tous les avantages possibles aux voyageurs de commerce, comme aux touristes.

LES VOYAGEURS DE COMMERCE y trouvent des Salles d'échantillons et les touristes, des chevaux et des guides qui les mènent aux endroits de pêche les plus renommés.

Cinquante-quatre chambres pour pensionnaires. SALONS. SALLE des fumeurs. CHAMBRE de bain. Service d'eau et latrines à tous les étages. Éclairage électrique partout.

Les Maisons Suivantes DE MONTREAL, sont recommandées à nos lecteurs.

MEUBLES et Matelas. Qu'on vous ayez besoin d'une chaise ou de 100 sets de chambre à coucher, écrivez pour nos prix.

PAPETERIE, Enveloppes, etc., etc. Imprimerie, Livres de Blanc, etc. s'importe quel en fait de papeterie, livres de compte, etc. Écrivez pour prix.

PATENTES BREVETS D'INVENTION OBTENUS DANS TOUTES LES PAYS. FETHERSTONHAUGH & CO. Canada Life Building, Montréal.

REMINGTON TYPEWRITERS. Aussi machines à écrire d'occasion d'autres manufactures. Agents actifs demandés.

POUR Contracteurs Bois, Ciment, Briques à Feu. Tous les Matériaux pour Constructeurs, Fonderies, etc. Écrivez pour prix.

CHERRY CHOCOLATE A. Walker & Co, Mfrs., MONTREAL.

D. McEVERS & Cie COURTIERS

Batisse du Stock Exchange, Montreal

Nous vendons et achetons, à commission seulement pour placement, ou sur marge (3% ou plus) les Stocks Américains, à New-York, et le Grain et les Provisions à Chicago. Nos fils privés nous permettent d'exécuter toutes les commandes avec grande promptitude.

NOUS RECOMMANDONS L'ACHAT du ST-PAUL, BURLINGTON et QUINCY, et d'aucun Stock des Chemins de Fer de première classe, dès la moindre diminution dans les prix. Les recettes sont très satisfaisantes et ces Stocks subiront certainement une HAUSSE SOUS PEU.

Achetez aussi le blé et le blé d'Inde de juillet

Correspondance invitée 3, 5, 1900.

AGE CRITIQUE. Chaque année des milliers de femmes succombent des suites de cette dangereuse maladie appelée communément le Retour de l'Age. Si les femmes avaient la sagesse de prendre un remède capable de fortifier tout leur système, alors elles auraient la force nécessaire pour traverser heureusement cette période critique qui est pleine de dangers et qui, quand elles ne succombent pas, les laissent souvent invalides ou infirmes. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre n'ont pas d'égaux pour guérir les maladies occasionnées par l'âge critique. Elles ont guéri des femmes qui souffraient depuis bien des années et que leurs médecins avaient abandonnées, elles en ont guéri qui étaient devenues inviolées. Ne vous découragez donc pas, car vous guérez vous aussi, et pour cela vous n'avez qu'à suivre l'exemple de femmes qui étaient bien malades et qui aujourd'hui sont en santé et parfaitement heureuses.

Les Maisons Suivantes DE MONTREAL. FERRONNERIE, Outils, Poêles. MEUBLES et Matelas. MINES I. PERCY TAYLOR. PAPERIE, Enveloppes, etc., etc. PATENTES. CHERRY CHOCOLATE.

Wallace Colloer 42 Mountain Hill QUÉBEC. Cette institution est la mieux organisée dans cette partie de la Province. Le programme comprend la tenue des livres, la correspondance, le droit commercial, le dessin linéaire, la calligraphie, la clavographie, la sténographie, la télégraphie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, la navigation, le toisé, l'usage des logarithmes, l'anglais et le français.

LA DEFENSE. IMPRIMERIE ELECTRIQUE. CATALOGUES, PAMPHLETS, FACTUMS, LISTES DE PRIX, CARTES D'AFFAIRES, BLANCS DE COMPTES, CIRCULAIRES, MENUS, PROGRAMMES, Etc., Etc. Prix modérés. Nous donnerons une attention spéciale à toutes les commandes, ou elles nous viennent de grandes institutions financières ou de simples particuliers.

VIN DE QUININE DE CAMPBELL. Rend le sommeil et l'appétit pour les invalides. RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS. ÉCRIRE LA VIE DE QUININE DE CAMPBELL, ET MÊME-VOUS ÊTES NUTRIS.

L'Union Franco-Canadienne

Association catholique et nationale d'assurance populaire à taux fixe et d'économie sociale. Incorporée en vertu des articles 3096 et suivants des Statuts Refondus de la P. Q.

Fondée le 1er octobre 1894 par M. l'abbé M. Auclair, curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Approuvée et fortement recommandée par TOUS NN. SS. LES ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES du Canada français et par un grand nombre de laïques éminents.

Prés. Hon. et Haut Protecteur : SA GRANDEUR MGR PAUL BRUCHESI, Arch. de Montréal. Président Actif : Mr L.-G. ROBILLARD, Ex-inspecteur d'écoles, 73, St-Jacques Montréal

En cas de maladie, \$3 par semaine pendant les deuxième et troisième semaines de la maladie ; \$5 par semaine, pendant les dix semaines suivantes de plus, douze semaines à \$3 et quatorze semaines à \$2, tant que le fonds de réserve de la Caisse des Malades aura au moins dix mille piastres, formant un total de TRENTE-HUIT SEMAINES et un montant de CENT VINGT PIASTRES par année.

Caisse de dotation de \$500, \$1000 ou \$2000 SIÈGE SOCIAL: 73 RUE ST-JACQUES... MONTREAL

Contente tout le monde



BROWN SHAG

A FUMER ET CHIQUER

Cultivé par les Canadiens,
Travaillé par les Canadiens,
Chiqué par les Canadiens,
Fumé par les Canadiens.

LE PLUS GROS PAQUET

JAMAIS VENDU

POUR 5 CENTS

Conservez les Coupons dans chaque Paquet

Rachetables a notre Bureau :

No 22, rue, St-Pierre Québec.

FEUILLETON

Sur le Seuil

PAR

LÉON DE TINSEAU

No 15

—Pour toutes les raisons possibles je désire le voir. D'abord cette abstention systématique pourrait éveiller l'attention. Ensuite ce sera une distraction, et tu m'avoueras que nous nous ennuyons fort depuis une semaine.

—Oui, répondit en soupirant madame Georges. Entre nous, je crois qu'il faut être Anglaise pour prendre du plaisir à la navigation de plaisance.

IX

Quand il s'agit des malades con somptifs, on ne doit pas crier trop vite au miracle. Toutefois, au bout d'une semaine, Christian n'était plus reconnaissable. Il mangeait, buvait, dormait comme tout le monde, et, les courses fatigantes lui étant défendues, il passait ses après-midi sur la *Topaze*, où deux jolies femmes lui laissaient voir qu'elles le trouvaient charmant, en quoi d'ailleurs elles n'étaient pas les premières.

Marguerite Lassavielle, avec les cheveux roux qu'elle devait à Bysterweld et les yeux couleur noisette qu'elle tenait de la nature — les femmes n'ayant pas encore trouvé le moyen de teindre leur prunelles, — était une joyeuse comère toujours disposée à rire, et, de fait, on ne voyait guère pourquoi elle eût été mélancolique.

Plus tranquille en apparence, mais d'une tranquillité inquiétante comme le sommeil toujours incomplet de certains animaux de proie, Clotilde Questembert était de celles qui arrêtent l'attention d'un biais. Le rapprochement de ses yeux noirs, magnifiques par eux-mêmes, donnait une intensité

obsédante à son regard froid, qui ne se baissait jamais devant un autre. Cette fixité ne ressemblait en rien à la provocation : c'était quelque chose de plus. Elle semblait dire à tous : " Rien ne m'arrête, rien ne me supasse, rien ne m'émeut. Vous n'obtiendrez rien de moi, si j'y suis décidée. Si je veux, vous plierez devant moi." Tout surprenait dans cette femme. Le visage allongé, surmonté d'une crépule très brune, étroite et saillante comme une crête, semblait d'abord un peu massif. Un buste aux épaules larges reposait puissamment sur des hanches développées. Les jambes auraient paru trop courtes à un statuaire, mais, au moindre mouvement, Clotilde révélait une souplesse incomparablement gracieuse, et, pour peu qu'on la vit en robe ouverte, on n'avait plus de doutes sur la perfection du modelé de la statue. Aussi, après la première soirée, Christian s'était dit, en fin dilettante :

" Si j'étais le Quilliane d'autrefois, nous saurions ce qu'il y a derrière le masque pâle de cette brune à l'air endormi."

Le second jour, madame Questembert s'aperçut que le marquis allait être amoureux d'elle. Le troisième, c'était chose faite. Le quatrième, Christian racontait à la jeune femme ses secrets et ceux des autres, à commencer par ceux de Sénac, du moins le peu qu'il en savait.

—Celui-là, dit-il, avait un chagrin de cœur qu'il cachait à tout le monde. Seulement, je le crois en train de se guérir d'un mal par un autre.

—Par mademoiselle de Quilliane, sans doute ?

—Oui, mais ce pauvre Albert n'a pas de chance. La première femme qu'il a aimée l'a trahi. La seconde se fera religieuse.

Clotilde fut sur le point de raconter — à sa façon — le premier roman de Sénac. Mais elle réfléchit qu'il serait toujours temps de fournir des documents à l'histoire, selon ses vues et selon les circon-

tances. Pour le moment, elle ne songea plus qu'à jouir de la distraction inespérée que le sort lui envoyait, car, pour être juste, l'imbricco se présentait bien.

Tout cela ne faisait point une existence fort agréable à Thérèse. Elle voyait son frère comme jadis, dans le bon temps, c'est-à-dire entre deux parties et lorsqu'il était fatigué. Par le drogman de la *Nephtys*, elle avait des nouvelles d'Albert qui menait la vie d'un Arabe nomade, passant continuellement d'un rivage du Nil sur l'autre, campant une nuit dans les catacombes de Qournah, partant le lendemain la hutte d'un berger de Karnak, dessinant le matin, chassant le soir, et vivant Dieu sait comment. Elle se sentait prise d'une grande pitié pour lui. Elle songeait à chaque instant : " C'est à cause de moi qu'il supporte toutes ces misères. Si je pouvais, je lui ferais comprendre que je ne lui demandais pas de disparaître."

Elle ne se doutait pas que le disparu, lui aussi, avait sa police et qu'il était assez bien renseigné sur les faits et geste d'un chacun. Mais il ignorait précisément ce qu'il aurait voulu savoir par-dessus tout : Que pensait Thérèse ? Qu'avait dit Clotilde à l'inflammable Quilliane ? Que ne lui avait-elle pas dit ? Car il ne doutait pas un instant, les connaissant l'un et l'autre, d'une aventure plus ou moins ébauchée entre eux.

Le dimanche qui suivit l'arrivée à Louqsor, Albert était à la chapelle de la pauvre maison des missionnaires italiens quand commença la première messe. D'une part, il était certain que Thérèse s'y trouverait, comme elle s'y trouvait en effet. De l'autre, il ne craignait pas que les Parisiennes fussent levées si tôt. A la sortie de l'office, il était au bénitier pour offrir l'eau sainte à mademoiselle de Quilliane et à mistress Crowe.

—Je vois, dit la jeune fille, que vous avez commencé la journée en bon chrétien. Il faut la conti-

nuer en homme civilisé. Vous n'avez pas oublié, je pense, que vous êtes inscrit sur le rôle de la *Nephtys* ?

Il répondit, étonné lui-même du bonheur qu'il éprouvait :

—Je n'ai rien oublié et, si j'étais sûr qu'on ne m'arrêtera point comme déserteur, j'irais déjeuner avec vous. Christian y sera-t-il ?

—Et pourquoi n'y sera-t-il pas ?

—C'est que, répliqua Sénac avec un peu d'embarras, je sais que votre frère vous fausse quelquefois compagnie.

—Vous savez cela ? dit Thérèse en le regardant.

Il se laissa pénétrer par ce regard d'une pureté profonde et répondit d'un air plus sérieux que ses paroles :

—Croyez-vous que les momies dont je fais ma société m'ont le souvenir des vivants ? Je veille sur vous, plus que vous ne le supposez. Plus d'une fois, pendant que vous dormiez, j'étais sur la rive, remplissant mon rôle de gardien, comme je vous l'ai promis.

Mademoiselle de Quilliane, se tut, secrètement touchée. Très heureux, malgré tout, il la contemplant.

—A midi, nous vous attendons, fit-elle rompant le silence la première.

Il promit d'un signe, et ils se quittèrent pour le reste de la matinée.

Durant le repas, Christian tint le dé de la conversation, et il ne parla guère que de la *Topaze*. Il s'étendit sur les splendeurs du yacht, sur l'hospitalité qu'on y trouvait, sur la grâce des deux femmes, sur la courtoisie de leurs maris. Peu à peu il s'échauffa.

—Ce que vous faites l'un et l'autre est aussi impoli qu'absurde, dit-il à sa sœur et à son ami. Vous me mettez dans une position fautive. On m'accable de questions sur vous. J'ai beau vous peindre, toi comme un original entiché de vieux murs, toi comme une demi-religieuse confite en ses dévotions, il n'en est pas moins vrai que vous

avez l'air de faire fi de ces braves gens.

Albert comprit que Clotilde n'avait point parlé. Il répondit :

—Pour ce qui me concerne, je ne fais fi de personne. Je rencontre tous les jours dans la plaine des douzaines de touristes comme moi. Les trouve-t-on absurdes et impolis parce qu'ils ne vont pas rendre leurs devoirs aux passagers de la *Topaze* ?

—Si tu te compares à des Anglais... gronda Quilliane en haussant les épaules. Mais ne parlons pas de toi. Je dis que ma sœur doit une visite aux Lassavielle.

Thérèse regardait dans son assiette. Albert comprit qu'elle attendait ce qu'il allait dire.

—Oui, peut-être, fit-il. Après tout, cela n'engage à rien.

—Puisque la majorité se prononce, soupira la jeune fille, j'irai demain sur la *Topaze*.

—Pourquoi pas aujourd'hui ? demanda Christian.

—Je ne fais pas de visite le dimanche.

A peine le café pris, Quilliane débarqua de la *Nephtys* et, pour être franc, personne ne regretta de le voir s'éloigner. Albert s'était promis de prendre congé de bonne heure, mais il restait malgré lui, pénétré d'une sorte de douceur attendrissante, comme s'il eût enfin retrouvé des joies depuis longtemps perdues. En réalité, les jours de solitude austère qu'il venait de passer lui avaient semblé des siècles. Jamais il n'avait apprécié comme à cette heure les avantages réunis sur la *dahabieh*; les sièges moelleux, la nourriture frugale mais soignée, la méticuleuse propreté, l'honnête et bienveillant visage de mistress Crowe, mais surtout la lumière, l'apaisement, la réconciliation avec la vie qu'il avait été chercher au bout du monde, et qu'il trouvait là, sur cette barque silencieuse, dans le sourire de Thérèse de Quilliane, dans ses yeux francs et purs.

Cet après-midi de janvier, allongé cependant par le voisinage du tropique et par la clarté d'un ciel

serein, avait fui comme un rêve souvent troublé par la réalité. Vingt fois Albert avait oublié l'abîme creusé entre lui et cette jeune fille. Vingt fois, le voyant s'égarer dans sa fantaisie, elle avait rappelé par une parole plus grave ou seulement par un sourire déjà voilé que sa place était prête hors du monde. Elle prenait un plaisir mystique à moissonner ces fleurs toujours renaissantes de la tendresse humaine, pour en faire plus brillante sa couronne de fiancée du Christ. Mais les roses n'ont jamais plus de parfum que sous la main qui tranche leurs tiges...

Tout à coup un rayon de pourpre et d'or pénétra sous la tente de la *Nephtys*. Le soleil, de son disque rougi, touchait la crête des collines Libyques. Tel fut l'éclat dont le visage de Thérèse fut transfiguré une seconde, que Sénac s'arrêta court au milieu d'une phrase. Il éprouvait le choc d'une grande joie. A cette heure, il sentait que le passé était vaincu à jamais, qu'un sentiment unique remplissait son âme, pour la briser peut-être, hélas ! d'un désespoir éternel, mais combien plus noble et plus doux que l'ancienne blessure...

Sur le pont de la cange, on entendit des pas rapides ; au même instant, le marquis parut sur la dunette, fort affairé. Sans voir personne, il dit à sa sœur :

—Je t'annonce une visite. Ces dames ne veulent pas que tu les préviennes, elles me suivent. Mohamed ! Antonio ! François ! des lampes ! des falots ! rangez ces genilles ! Qu'on enlève cette marmitte ! Au diable ces moricauds et leur cuisine puante ! Ce bateau ressemble à une galère de pirates !

(A suivre)

On demande

Chez M. A.-A. GRENON, tailleur, de cette ville, un jeune homme comme apprenti et trois jeunes filles comme apprenties-couturières.



COMMENÇANT DIMANCHE le 10 décembre 1899 les trains voyageront comme suit :

DEPART DE CHICOUTIMI
Pour Roberval et Québec
7.30 A. M. Express direct, mercredi et vendredi arrivant à Roberval à 12.15 P. M. et à Québec, à 9.50 P. M.
7.00 P. M. Express direct, Dimanche seulement, arrivant à Roberval à 11.00 P. M. et à Québec à 8.50 A. M. [Lundi].

DEPART DE ROBERVAL
Pour Québec
10.10 A. M. Express direct mercredi et vendredi, arrivant à Québec à 9.50 P. M.
9.05 P. M. Express direct, Dimanche seulement arrivant à 8.50 A. M. [Lundi].

Pour Chicoutimi
8.50 A. M. Express, le dimanche seulement, arrivant à 8.00 A. M.
6.00 P. M. Express mardi et jeudi arrivant à 9.10 P. M.

DEPART DE QUÉBEC
Pour Roberval et Chicoutimi
7.30 A. M. Express direct (avec char parloir pour Roberval le mardi) mardi et jeudi arrivant à Roberval, à 6.55 P. M. et à Chicoutimi, à 9.10 P. M.
6.30 P. M. Express direct (avec char dorétoir pour Chicoutimi) le samedi seulement arrivant à Roberval à 5.35 et à Chicoutimi à 8.00 A. M. le dimanche matin.

90 minutes au Lac Edouard pour prendre le lunch.
Le fret ne sera pas reçu à Québec après 5 heures P. M.
Excellentes terres à vendre par le Gouvernement dans la vallée de Lac St-Jean à des prix nominaux.

Le chemin de fer transportera les nouveaux colons et leur famille et une quantité limitée de leurs effets de ménage GRATUITS.

Avantages spéciaux offerts à ceux qui établissent des moulins ou autres industries.
Pour renseignements au sujet des prix pour les passagers et pour le fret, s'adresser aux bureaux de la Compagnie, au Terminal rue St-André, à ALEXANDRE HARDY, agent général pour les passagers et le fret.

J.-G. SCOTT,
Secrétaire Général.
Québec, 4 décembre 1899.
DÉBARASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.
EN VENDANT LE
POISON LIQUIDE DE LYONS.
Une application de 1 centil. suffit pour éliminer les punaises, mites, etc. etc. etc.

